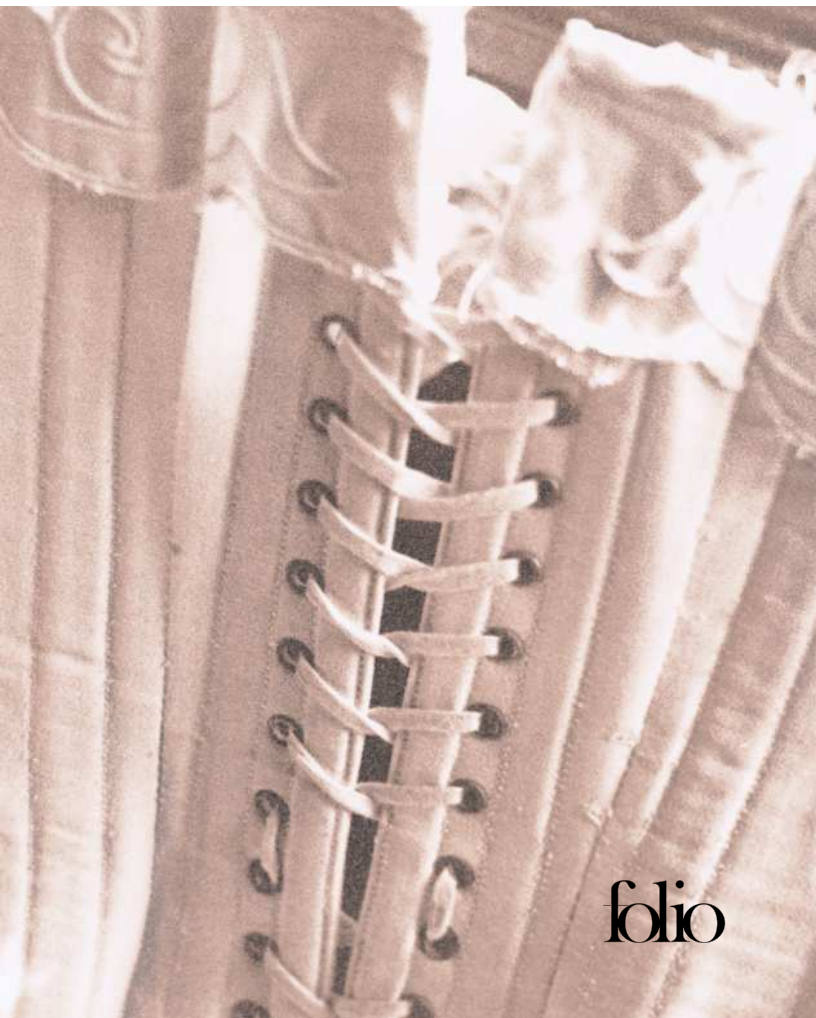


Guy Goffette
Une enfance
lingère



folio

Guy Goffette

Une enfance
lingère

Gallimard

Né en 1947, Guy Goffette a été tour à tour enseignant, libraire, éditeur des cahiers de poésie *Triangle* et de *L'Apprentypographe*. Aujourd'hui il travaille dans l'édition et vit à Paris. Poète, il a publié une quinzaine de livres et a obtenu en 2001 le Grand Prix de Poésie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

Une enfance lingère a été récompensé par le prix Marcel Pagnol 2006 et le prix Victor Rossel 2006.

à Marie-Thérèse et Fernand,
mes parents

Le cul dans la soie

Pour moi, les soirs d'enfance à la campagne ont souvent ressemblé à des couchers de soleil sur de la neige, des couchers tristes et brutaux qui consistaient non seulement à jeter en plein hiver un corps tiède dans des draps glacés, mais encore à souffrir en guise de dessert, de bonsoir, de câlin maternel ou de lecture, une de ces expressions chères à mon père, et qu'il m'appliquait comme une gifle : « Allez, ouste, le cul dans la soie ! »

Que, pour une raison ou l'autre, je regimbe dans la journée, que je laisse mon petit frère en carafe sur son tas de sable pour courir les bois avec mes copains, que je montre un peu trop ma flemme à rentrer les bûches dans la remise, que les problèmes de baignoires qui fuient ou de trains qui se croisent me laissent atterré dans la marge, la larme à l'œil et le stylo sec, tremblant d'avance sous le regard d'un père enfiévré d'impatience et de fatigue parce qu'il a tout compris depuis deux siècles, sauf que moi,

son fils, je n'y comprenais rien de rien, « dur de comprendre », oui, comme il disait, et, d'une voix de serpe, il persistait à me faire relire l'énoncé dont les lettres à mesure se brouillaient sous mes yeux, et je bégayais de plus en plus en reniflant ; bref, que je boude encore l'assiette du soir qu'on me resservirait froide le lendemain, et mon père, qui ne m'en a jamais passé une, entamait, le doigt levé, l'œil rouge et toute la lyre dans la voix, sa rengaine au refrain invariable : « Gamin, rappelle-toi que tu n'es pas né le cul dans la soie. »

Le cul dans la soie.

C'est sans doute à cette image énigmatique pour l'enfant que j'étais que ma vie doit le tour qu'elle a pris plus tard, cette façon cavaleuse, émerveillée, attendrie de rôder sans fin dans la sphère des femmes. Sans doute et en partie seulement, car on puise toujours à plusieurs sources avant de trouver l'eau qui convient à sa bouche.

Le cul dans la soie.

Mon père prisait fort ce genre de formules à l'emporte-pièce. Elles avaient pour lui qui parlait peu le double avantage de résumer sa pensée au plus juste et de frapper l'auditeur en plein front. Désarçonné, l'air ahuri s'il se relevait, celui-ci trouvait rarement une réplique appropriée. Il s'en allait en haussant les épaules, se promettant de garder à ce mauvais coucheur un chien de sa chienne.

J'ai appris des années plus tard en consultant des dictionnaires que mon père prenait de grandes libertés avec ces tournures populaires, plus usées que la pierre des chemins ou, comme de vieux souliers, tellement déformées que leur sens premier ne pouvait plus y glisser les pieds.

Quelques-unes me reviennent à l'esprit.

Un jour qu'il avait des raisons d'être plus particulièrement fier de moi, c'est vrai que je venais de passer tout mon jeudi après-midi à ranger ses outils

dans l'atelier, à nettoyer l'établi, à redresser ses maudits clous rouillés, mon père m'avait gratifié d'un « Fiston, tu es un homme comme il n'y a pas de femme ». J'en avais grandi pour le coup de quelques centimètres en un instant.

Me soupçonnait-il de lui mentir, alors qu'en larmes je jurais mes grands dieux de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, il se tournait vers ma mère et, les bras au ciel, désappointé, se récriait : « Avec lui, on ne sait jamais le bout qui va devant. »

Longtemps je me suis demandé ce que pouvait bien désigner ce « bout qui va devant » dont l'idée générale ne faisait aucun doute pour moi, puisque j'étais le seul à savoir ce que je cachais à mon père, mais dont le sens littéral me demeurait d'une obscurité parfaite. Si je me contente aujourd'hui de l'employer sans chercher à me l'expliquer davantage, c'est que je lui trouve un charme que ses possibles remplaçantes n'ont pas, qui parlent de lard ou de cochon, de bonnet blanc et de blanc bonnet.

Et quand, plus démuni d'arguments qu'un orateur aphone, il fallait à mon père lâcher prise devant une démonstration cinglante, il s'en sortait encore par un dubitatif « Bah, ça ne veut pas dire charrette... »

Il y en a bien d'autres, je les ai oubliées, mais elles vont leur bonhomme de chemin dans ma langue et font le plaisir de mes amis, qui les repèrent et parlent de trouvailles quand ce n'est au fond pour moi rien de plus que les petits cailloux d'un Poucet définitivement égaré.

Un seul de ces cailloux est resté dans ma poche, pesant, énigmatique (je l'ai dit) et piquant comme un bonbon des Alpes : le cul dans la soie. Bon Dieu, si je l'ai sucé pour m'endormir, ce caillou-là ! À force de taper sans arrêt contre mes tempes dans la journée, il a fini par se frayer tout seul un chemin dans ma mémoire et dans le lit de mes amours.

Le cul dans la soie.

À voir le trouble que cette expression provoque encore en moi, un peu comme si je me présentais nu devant ma mère, je ne suis pas loin de penser qu'elle a joué dans ma vie un rôle important ; que plus qu'une ligne de la main elle a été un signe prémonitoire, un avertissement.

Le cul, la soie. Le cul et la soie. Le cul dans la soie. L'association de ces deux mots, déjà si choquante à mon oreille, ne laissait pas d'intriguer le petit amoureux des mots que j'étais. Il y avait aussi là-dedans quelque chose d'incongru, entre honte et volupté, qui me mettait mal à l'aise.

À la campagne, et pour un gamin des années cinquante, élevé à la dure presque sous le bénitier, le cul n'avait pas la réputation flatteuse qu'il a de nos jours. C'était une chose commune et, somme

toute, plutôt méprisée. On s'en moquait à l'école et dans la rue, on se gardait bien de l'évoquer à la maison.

À la récré, l'emploi du terme coûtait généralement deux cents lignes de « Je ne prononcerai plus de gros mots » ou, selon l'humeur du maître, de « Je suis un grossier merle et je parle comme un charretier » ; à table, une taloche bien appliquée ou la privation assurée de dessert le dimanche — « Toi, tu *desserres* ta ceinture », me disait papa ; au catéchisme, un coup de canne du curé ou une copie calligraphiée des Dix Commandements. Il va sans dire qu'à chaque alternative je préférais, j'attendais, j'espérais la première punition.

Le mot banni entrait aussi dans nombre d'expressions familières et familiales, dont la plus fréquente était « un coup de pied au cul ». J'en faisais les frais plus souvent qu'à mon tour. Et qu'on le nommât « derrière » comme à la maison n'atténuait en rien la vigueur du coup. Quant à la connotation sexuelle, elle était quasi inexistante pour des gosses habitués au cul des vaches, des poulains et des poules. « Fesses » et « trou de balle », en revanche, nous allaient droit au sexe et, si nous riions plus haut que nous, c'était pour oublier de rougir à point.

Non, c'est le mot « soie » plutôt qui me laissait pensif.

Interrogée, ma mère s'était exclamée : « Mon pauvre Simon, c'est pas ici que tu risques d'en trouver, d'la soie. Ça, c'est du nanan pour les dames bien mises et qui en ont. » Et elle accompagnait ses paroles de ce geste du pouce et de l'index frottés l'un contre l'autre qu'on apprend à la campagne avant de savoir compter.

J'étais d'une timidité crasse à l'époque et le mot m'impressionnait tellement que je n'avais pas osé poser la question à mon maître d'école. Il n'était guère commode et je faisais toujours ce qu'il fallait pour éviter de le fâcher, mais j'étais ce jour-là si sûr et certain qu'il allait me rabrouer, me renvoyer au dictionnaire, que j'y allai tout seul, comme un grand.

Le dico donnait plusieurs définitions assez alambiquées. Je procédai donc par élimination après avoir testé chacune d'elles en l'associant soit au cul, soit aux dames.

Le poil des cochons, la première proposition, me parut pour tout dire insupportable. Le grésillement des poils et l'odeur âcre de couenne quand on avait brûlé sous mes yeux le bon gros Victor, que j'allais nourrir tous les matins dans son auge et qui me remerciait en grognant et me présentait son dos rose pour que je le caresse, non, non, non, je ne pouvais pas.

La pointe d'un couteau, deuxième proposition, ne me convenait pas mieux, qui me rappelait les cris déchirants de Victor quand les voisins l'avaient saigné sous mes yeux, et j'entends encore le sang frapper le fond du seau de fer-blanc tout neuf qui riait au soleil, et jamais, jamais depuis je n'ai pu pénétrer sans effroi dans une boucherie.

En troisième position arrivaient étoffe, tissu, bas de soie. J'étais sauvé.

Tout à ma découverte, je n'avais pas senti la présence du maître dans mon dos. Incapable d'expliquer pourquoi je cherchais Marseille à la lettre S et plus rouge que le derrière du petit Pierre qui